

CRAVATÉ POUR L'ÉTERNITÉ

Du même auteur

Les aventures de Madame Zaza, Éditions Régine Deforges, 1985

Un vrai conte de fées, Éditions Régine Deforges, 1986

Eliane Thielland

CRAVATÉ POUR L'ÉTERNITÉ

© Eliane Thielland, 2015

ISBN : 978-2-8221-0010-6

L'action se passe à Manhattan en 1985, ville où l'auteure a longtemps séjourné...

AMOUR

I

La pendule égrenait les derniers accords de 11 heures lorsque retentit le téléphone. Je décrochai en laissant tomber le *Herald Tribune*. Une voix complètement inconnue me débita d'un ton pleurnichard :

– Dis-moi, qu'allons-nous devenir dans un monde où le nucléaire est une menace, les armes chimiques sont redoutables, le tabac cancérigène, le vin c'est la cirrhose, les nitrates envahissent l'eau, la salade est pleine de pesticides, les champignons sont irradiés, la couche d'ozone s'amenuise, la viande est aux hormones, le sexe est mortel, les voitures sont source d'acci...

Ahuri au premier abord, puis me ressaisissant pensant qu'il s'agissait d'un faux numéro, je l'interrompis fermement, avec cependant une pointe d'ironie.

– Ça suffit comme ça ! On ne peut pas dire que vous ayez le moral mais, voyez-vous, il semblerait que vous n'avez pas le bon correspondant. À l'avenir, mettez vos lunettes avant de composer les chiffres.

L'homme fit rouler un rire de clown en disgrâce avant d'assurer :

– Non, mon pote, c'est bien à ta fiole que je désire causer. J'avoue que nous ne nous sommes jamais rencontrés et pourtant, j'connais tes plus intimes faiblesses. Que veux-tu, comme dit le dicton, il vaut mieux être deux sur une bonne affaire que seul sur une mauvaise !

De plus en plus éberlué, je lâchai :

– Ne comprenez-vous pas ce que je vous dis ? Vous avez fait un faux numéro.

– Pas du tout, pas du tout, c'est bien à toi que s'adressent mes propos. Tu ne vas pas prétendre que tu n'es pas Georges Delmyl, agent d'assurances, beau mec, élégant malgré un brin d'embonpoint à la ceinture, visage à la Michael Douglas. Le parfait spécimen du mâle américain qui balance dans Manhattan son mètre quatre-vingt à la recherche d'éventuels clients. Ah ! j'oubliais, trente et un ans à la fin du mois. Ça t'en bouche un coin, pas vrai ?

Ébranlé par le descriptif qui correspondait à ma personne, je restai muet.

– Tu veux en savoir plus ? Eh bien ! la femelle qui nous intéresse va sur ses vingt-sept balais. Elle mesure le mètre soixante-quinze et pèse cinquante-neuf kilos, grassouillette de la hanche et prospère de la boîte à lait, avec une bouche en feuille de chou pour consoler la taupe en mal d'amour. En deux mots, ta moitié qui, du reste, ne devient plus qu'un tiers dans l'affaire qui nous concerne. Le prénom de Marielle, ça ne te dit pas quelque chose ?

Bien sûr que ça me disait. Ma femme, en effet, avait les caractéristiques énumérées par l'énergumène. À l'heure présente, elle prenait une leçon de tennis. J'avais accepté de bonne grâce de lui en offrir, en dépit des cours de claquettes qu'elle suivait et qui me coûtaient la peau des

fesses. Depuis bientôt six ans, date de notre mariage, je ne savais rien lui refuser. Elle avait l'art de me toiser d'un air supérieur en tortillant de la croupe qui me laissait pantois. Dans ces moments-là, il me prenait le désir de la posséder afin de lui prouver qui était le chef.

Le type à l'autre bout dut se racler la gorge avant d'ajouter :

– Elle t'a bien berné, ta Marielle. Riri pour les amis.

– Où voulez-vous en venir? finis-je par balbutier, très mal dans ma peau.

– Eh bien, mon pote! j'ai la désagréable mission de te mettre au courant de ton infortune. T'as une paire de cornes qui n'est pas contestable. Tant qu'il n'y avait que toi pour la porter, je ne me serais pas permis de t'accabler par cette désobligeante nouvelle qui, du reste, nuit à l'éthique morale. Eh ouais, mon pote! j'sais être gentleman quand il y va de l'honneur d'une dame. Il poussa un soupir puis croassa venimeusement... Mais voilà que maintenant, j'en coiffe aussi une paire. Trop, c'est trop. Ta poule, non contente d'un attelage à deux étalons, s'envoie méchamment en l'air avec son prof de tennis.

La gorge nouée par ces propos pour le moins inattendus, je crus que le monde m'engloutissait. J'étais anéanti. Ma Marielle, cette femme que j'avais toujours considérée comme l'événement le plus heureux de ma vie, n'était qu'une de ces créatures faciles. Ce n'était pas possible, comment en était-elle arrivée à me tromper? Fallait qu'elle soit dotée d'un sacré tempérament de garce pour que je ne me sois douté de rien. Quand je songeais que lorsque je m'étais marié, j'avais laissé tomber plusieurs maîtresses frémissantes de passion, il m'était difficile de maîtriser ma colère. L'homme qui me mettait dans un état pareil ne devait être qu'un sinistre plaisantin.

Je réussis à reprendre le dessus pour dire :

– Avant de poursuivre, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire. De toute façon, je tiens à vous assurer que je ne prends absolument pas au sérieux vos divagations. Sachez, monsieur, que Marielle est une femme irréprochable. Il n'est pas né l'homme qui lui fera tourner la tête. Elle a bien assez de moi. Du reste, cette histoire est si ridicule qu'il vaut mieux en rester là.

Au moment où je m'apprêtais à raccrocher, je suspendis mon geste car l'andouille à l'autre bout fit entendre son rire exaspérant :

– C'est ce que tu crois, mon joli pingouin, mon petit crocodile des îles, mon mouton à cinq coups, chuchota-t-il railleusement.

Là, je sursautai et mon cœur se mit à battre la chamade. C'était en ces termes que Marielle s'exprimait au milieu de nos ébats amoureux ce qui, je devais l'admettre, devenait de plus en plus rare. Inquiet au plus haut point, j'interrogeai les dieux de l'Olympe, priant pour que ces propos ne soient qu'un misérable canular.

– Que désirez-vous?

– Je pense qu'un entretien serait nécessaire. D'après les dires de Marielle, tu serais le genre du parfait mari. Un cœur tendre quoi! J'en déduis qu'avec un état d'esprit pareil, tu n'aurais t'accommoder d'un brouet que l'on s'refile... Il y eut un instant de silence, puis l'homme ajouta... d'autant qu'avec les maladies qui courent dans cette histoire, nous risquons tous les deux notre peau.

Je retins ma respiration. Il venait de faire mouche une seconde fois.

Moi qui, lorsqu'elle me l'autorisait, me grisais des vapeurs de l'amour dans ses bras, pensant être à l'abri des maléfices viraux, je me suis mis à trembler. Les méfaits du sida n'étaient plus légende. New York, chaque jour, enregistrait de nouveaux cas et la télévision nous tenait en alerte. Je ne pouvais plus ignorer l'inconnu en m'imaginant qu'il voulait me faire une farce. Le petit crocodile des îles, le mouton à cinq coups, le joli pingouin me le prouvaient. Lui et moi faisons partie du même zoo. J'eus un gigantesque frisson et je sentis mon sexe se rétrécir au fond de mon caleçon en soie bleue, dernier cadeau de mon épouse. En fait, maintenant que j'y songeais, je me remémorais un détail. Le ticket d'achat dudit présent provenait de Macy's et il en mentionnait trois. Quand je l'avais montré à Marielle, elle s'était fâchée en piquant un fard.

– C'est un comble, avait-elle protesté, tu n'as à pas fouiller dans mes affaires pour savoir le prix de ce que je t'offre.

Devant cette agressivité, qui lui devenait coutumière depuis quelque temps, j'avais voulu me disculper en lui disant que j'avais trouvé le papier sur le carrelage de la cuisine. Elle était sortie de la pièce comme une furie en claquant la porte. Je l'avais entendue hurler à mon intention :

– Tu penses bien que je sais ce que je fais ! Je n'ai pas payé trois fois un seul article.

Nous en étions restés là et je m'en étais voulu de ma bêtise. Il est certain que cela ne fait jamais très plaisir à celui qui vous offre un présent que l'on en connaisse la valeur. En revenant maintenant sur cet incident, j'en comprenais le sens.

– N'auriez-vous pas reçu à la Saint-Valentin un sous-vêtement de la part de ma femme, explosai-je en me rendant compte, mais un peu tard, du ridicule de la tournure que prenait la conversation.

– Ouais, je veux que ta femelle m'a empaqueté la lune dans un calbar quatre étoiles de soie bleue, admit l'autre. Mais tu ne vas quand même pas me dire que toi aussi t'as eu droit à la même layette ?

Ce fut à cet instant précis que je réalisai la vulgarité du dialogue qui tournait, par ma faute, au ras des pâquerettes. Le mot « calbar » réduisait mon grand amour à l'état de mauvais vaudeville. J'eus envie de pleurer. Les nuits brûlantes où je me lovais tel un enfant, le nez niché entre les deux renflements de ses seins semblaient à jamais disparues. Comment pourrais-je rester avec une femme qui me trahissait aussi ignominieusement ? Je n'aurais su dire pourquoi mais, d'un seul coup, cet individu me devenait sympathique.

Après tout, il ne l'avait pas prise de force. Elle avait été consentante. Bizarrement, je ne lui en voulais même pas. J'avais presque pour lui un sentiment de reconnaissance, ce qui pourrait surprendre. Mais après tout, ces révélations me permettaient peut-être d'échapper à une mort atroce. Le professeur de tennis, mentionné par l'autre, ne faisait certainement pas ses premiers attouchements sur le corps de Marielle. Il devait, de par sa profession, facilement assouvir sa libido avec d'affriolantes partenaires.

Je l'imaginai bronzé, musclé, le sourire bien huilé, jouant des mécaniques en brandissant sa raquette.

– Vous êtes toujours là? hurla mon correspondant.

– Oui, oui, je réfléchissais à la situation.

– Ouais, ouais, ben descends de tes nuages mon gars. Il répéta : je pense qu'un entretien serait nécessaire.

Complètement déboussolé, je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était trop tard pour lui fixer un rendez-vous avant le déjeuner. Marielle devait être sur le chemin du retour. Après un court instant d'hésitation, j'en arrivai à la conclusion que plus tôt je verrais mon rival, mieux je me porterais. Combattant l'extrême nervosité qui m'envahissait, je réussis à dire laconiquement :

– Entendu, je suis prêt à vous rencontrer cet après-midi.

– Tu ne feras pas le méchant en te montrant jaloux. Moi j'n'aime pas ce genre de scène. Remarque, je comprendrais si l'envie te prenait de me faire un esclandre. Mais je n' préférerais pas car dans ce genre de cas j'ai le coup de poing facile. Puis, du reste, je n'suis plus dans le coup puisque les faveurs de ta donzelle se font de plus en plus rares.

– Non, non, je tiens à vous rassurer, je ne suis pas le genre d'homme à revendiquer coûte que coûte l'amour d'une épouse infidèle. Pour reprendre votre expression, je suis encore moins du style à m'accommoder d'un brouet que l'on se refille. Si ce que vous me révélez est exact, je prendrai, dès demain, des dispositions pour entamer une procédure de divorce. Il faut toujours se méfier des romantiques. Ils cachent souvent, sous une apparente nonchalance sophistiquée, une nature explosive. Le calme des rivières peut connaître par endroits de turbulents remous. Je veux... Il m'interrompit grossièrement :

– Ouais, eh bien, mon p'tit père! Tu peux garder tes turbulences pour toi, c'n'est pas moi qui te demanderai d'ouvrir les vannes.

– Mais laissez-moi m'expliquer, voyons! Je veux que vous sachiez pourquoi je n'ai pas l'intention de vous casser la figure. Le mariage à notre époque n'est valable que lorsque l'on a une épouse qui ne vous trompe pas. Imaginez si, à mon âge, je devais me battre avec l'ombre des amants de ma femme. Je ne donnerais pas cher de mon équilibre amoureux.

– L'ombre, l'ombre, il me prend pour une ombre! Mais j'ai rien d'une ombre, moi! J'suis un mec tout en muscles.

– Ne vous emballez pas, c'est une métaphore, une façon de parler. Je présume que si vous êtes parvenu à séduire mon épouse, c'est que vous devez être assez exceptionnel.

Je l'entendis déglutir de satisfaction.

– Comme tu causes bien, Georges, me félicita l'inconnu. Je savais qu'en t'appelant, j'avais raison. Marielle m'a dit énormément de bien de toi, je dois l'admettre. Cependant, tu dois comprendre ma position. Je trouve qu'il ne serait pas de bon ton que j'oublie l'affaire. Notre honneur est en jeu. Pas vrai Georges? Et question d'honneur, ça me chatouille dans la poitrine quand on a l'air de se foutre de ma gueule. Excuse-moi... de nos gueules. En conséquence, je t'attendrai donc à l'Oyster Bar du Plaza à 5 heures, mais ce ne sera pas pour le « five o'clock tea ». Non. Il rigola grassement. Faudra prendre de sérieuses mesures pour que le petit avorton qui nous

a pris notre jouet paye son audace. Ouais, faudra... Il dit cela sur un ton qui me fit froid dans le dos. Il y avait une menace certaine dans cette remarque.

Je ne savais plus où j'en étais. Je croyais maintenant vivre un cauchemar. Ce que j'avais appris avec un certain calme devenait, avec les minutes qui passaient, une horrible mascarade. Le mot jouet anéantissait mon romantisme.

Je n'avais personne pour parler posément de la situation. J'étais le genre d'homme qui cultivait surtout la passion des femmes. Mes parents étaient décédés depuis trois ans. J'avais reporté toute ma tendresse sur ma Marielle. En fait, quel était le nom de celui qui venait de chambouler ce fameux équilibre amoureux?

– Emilio Bristellio, lâcha-t-il. Je suis dans les affaires et je possède, entre autres, une pizzeria à Broadway. C'est du reste là que j'ai connu ta bergère alors qu'elle digérait un cheesecake aux griottes. Elle était mignonne à croquer ce jour-là. Voyons, voyons, cela remonte maintenant à plus d'une vingtaine de mois.

À l'annonce de ce fait, à ma grande surprise je crus que j'allais exploser de rage. Le sordide de ma situation m'apparaissait sous son vrai jour. J'étais cocu, cocu, cocu et cela depuis longtemps. Elle, mon adorée, ma petite femme chérie m'avait joué la comédie d'amour pendant les rares nuits où elle m'assurait que j'étais et serai à jamais celui pour lequel elle se damnerait.

«Jamais, jamais je ne laisserai un autre me faire l'amour, m'affirmait-elle, je t'aime trop, je t'aime à vouloir en mourir.» En cette minute précise, je savais qu'elle en mourrait. Oui, il fallait qu'elle meure, qu'elle en crève, que son corps devienne putréfaction et alors, à ce moment-là seulement, je me sentirais débarrassé de cette folie meurtrière qui m'envahissait avec une telle puissance que j'en avais presque peur. La rivière devenait torrent. Je n'avais pas cru si bien dire.

Bristellio, quant à lui, déversait un flot de paroles que j'écoutais le cœur glacé.

– Elle adorait le parme avec le melon. Ah, pour ça, il ne fallait pas lui en promettre! Je lui en dégottais en toute saison. Même que certains venaient de France. Ceux-là n'étaient pas donnés mais... quand on aime, on ne compte pas, comme dit le dicton. Ça, elle peut dire qu'avec moi elle ne se serrait pas la ceinture. Moi, quand je régale, j'sais être large.

Le laissant à son autosatisfaction, je m'abîmais dans des pensées lugubres. Cette garce avait dû me tromper ces fameux petits matins où elle prétendait se rendre à ses cours de claquettes. Et comme par hasard, ses leçons avaient lieu à Broadway. Je me mordis férocement les lèvres car, à présent, j'étais la proie de mon imaginaire. Je la voyais accouplée avec un rustre aux manches retroussées, aux biceps pleins de poils odoriférants. J'en avais presque l'odeur dans les narines.

Avec un réalisme cruel, je me la représentais allongée sur une table recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs, entourée de bouteilles de chianti, de mozzarella à pâte cireuse et de jambons suintants. Dans cet environnement peu glorieux, elle se démenait aux prises avec le gros lard de Bristellio. Il chevauchait son corps parfait en hennissant tel un âne en rut, un sourire flasque accroché à sa face de marsouin adipeux.

Nul doute qu'au timbre de sa voix, il correspondait à l'image que je me faisais de lui.

Pourquoi m'avoir trahi avec un tel individu? Pour être franc, quelque part dans ma tête j'avais un semblant de réponse.

J'étais mortifié par cette pensée mais je devais quand même la prendre en considération.

Il me fallait admettre, à ma plus grande consternation, que mon sexe ne s'harmonisait pas du tout avec ces priapes monstrueux en caoutchouc et de couleurs variées exposés au fin fond des sex-shops. Non, plus j'y réfléchissais, plus le mien était de modeste dimension. Même au meilleur de ma forme, il restait toujours d'un faible calibre. J'avais pour moi qu'il était à cinq coups d'où... le fameux « mouton ». Il m'avait semblé que ce détail, non des moindres, me l'avait attachée à vie d'autant que je n'étais pas inexpérimenté dans les caresses raffinées. Moi qui, jusqu'à présent, n'avais pas été effleuré par la jalousie, je serrai les poings. Je la sentais monter pour implanter ses griffes au plus profond de ma carcasse.

Bristellio m'arracha de mes sombres cogitations.

– J'arriverai le premier au bar. En conséquence, ne t'inquiète pas de mon aspect physique, c'est ma pomme qui viendra vers la tienne. Je t'ai souvent entraperçu lorsque tu la déposais pour ses cours de claquettes au coin de Macy's. En réalité, c'était dans mon claque à quéquette qu'elle se rendait. Il ricana... Excuse-moi de ce mauvais jeu de mots, j'n'ai pas pu m'en empêcher. Faut bien rigoler un peu, même si on en a gros sur la patate. C'est que moi j'y tenais à ma gloutonne de melon.

– Dans ce cas, faisons comme ça, dis-je, ne pouvant en entendre davantage. À 5 heures à l'Oyster Bar. Il me faut interrompre cette conversation qui n'a que trop duré, elle risque d'arriver d'une minute à l'autre.

– Sois discret, me recommanda-t-il avant de raccrocher, car nous devons trouver une vengeance exemplaire. Elle n'en sera que plus efficace si elle garde son effet de surprise.

II

Je poussai un soupir digne d'un condamné à mort. Quelle chienne de vie! Moi qui m'étais imaginé faire partie des privilégiés heureux en ménage, j'avais vraiment fait fausse route.

L'angoisse qui m'étreignait était intolérable. Il me semblait que j'allais mourir sur le champ tant mon cœur tambourinait violemment dans ma poitrine. Pour tenter de remettre de l'ordre dans mon esprit, je décidai de me servir à boire. Le liquide glissa dans le verre. Je le portai à mes lèvres, appréciant la saveur amère. Je le bus d'un trait. J'étais submergé par des sentiments contradictoires car si, tout à l'heure, j'avais rendu Marielle responsable de mon infortune maintenant, j'avais envie de tordre le cou de Bristellio.

Furieux, je lançai la bouteille d'alcool sur le mur. Une tache sombre dégouлина sur le tissu beige. Ce fut à cet instant précis que la clef tourna dans la serrure. Je n'eus que le temps de me composer un visage.

Elle se tenait devant moi, la figure rougie par le sport. Bon Dieu, la garce était plus désirable que jamais! Ses jambes dénudées sous sa jupe de tennis avaient un galbe admirable. Elle se pencha pour poser sa raquette, ce qui me permit d'entrevoir sa croupe aux rondeurs avantageuses. J'eus du mal à m'arracher au spectacle lorsqu'elle m'invectiva, l'œil mauvais :

– Tu es dingue ou quoi? Pourquoi as-tu balancé la bouteille sur la tapisserie murale?

Il ne fallait pas me trahir. Ce n'était pas la peine de lui faire savoir que j'étais au courant de sa terrible infidélité. Bristellio me l'avait bien recommandé. Oui, il faudrait que nous trouvions une vengeance digne de nous. Après tout, lui aussi avait cru en elle. Dieu sait ce qu'elle avait été lui raconter! Je baissai les yeux. Ce fut d'une voix contrite que je m'excusai.

– Je me suis malencontreusement pris les pieds dans le fil du téléphone. J'ai voulu me rattraper à la table-bar mais, dans ma chute, j'ai envoyé valser ce maudit whisky. Pardonne-moi, je suis si maladroit.

– Ça, tu peux le dire! Elle s'élança furibonde pour tenter d'enrayer les dégâts... C'est déjà assez moche comme ça d'habiter ici pour que tu ne viennes pas en rajouter. On ne peut jamais te laisser seul sans que tu ne parviennes à faire des conneries. Es-tu au moins allé faire les courses?

Elle fronça le nez, huma l'air par deux fois, puis explosa :

– Le four n'est même pas allumé, donc pas le moindre poulet en vue. Non mais quoi! Si tu crois que je vais continuer longtemps à te servir de boniche, tu te fourres le doigt dans l'œil. Si j'avais su, je serais restée au club de tennis pour le déjeuner. Le repas dominical, c'est bon pour ceux qui ont des marmots, ainsi que le mariage du reste! Pour ces corvées, faut des moutards.

À ces mots, il me sembla que le brouillard d'amour que je m'étais construit au cours de ces années de mariage se déchirait, tandis qu'une lumière crue me faisait brutalement entrevoir ma femme sous

un jour effrayant. J'aurais dû depuis longtemps m'apercevoir que ses sentiments avaient changé, qu'elle ne m'aimait plus, d'autant qu'elle ne paraissait pas à la fête lorsque je désirais lui faire l'amour.

Si, au début de notre union, elle me recherchait, n'hésitant pas à me réveiller, il y avait belle lurette que cela lui était passé. Et pour cause...

Mon romantisme m'avait délibérément fait occulter cette vérité. Quel imbécile j'avais été!

Le réveil faisait mal, très mal.

Elle s'avança, la lippe mauvaise, les narines gonflées de colère, en pointant sur moi un index menaçant. Ses cheveux balayaient ses joues alors qu'elle secouait la tête avec exaspération.

– J'en ai plus que marre de cette vie!

Elle tenta de me parodier: « ma chérie, viens près de moi faire un câlin d'amour, je vais faire vibrer ton violon », je t'en foutrais des violons! Il y a longtemps que ton archet fait des fausses notes, des couacs, couacs, couacs. Va délirer ailleurs avec ta libido, d'autant qu'il faut en plus tirer le diable par la queue, eh bien, basta la comédie! Basta, basta, basta.

Sidéré par cette tournure d'événement à laquelle je ne m'étais pas attendu, je restai planté devant elle sans mot dire, les bras ballants, puis l'invraisemblable arriva, car elle dit:

– Je demande le divorce. Cela fait trop longtemps que j'attends ce jour. Un fait nouveau vient de survenir qui me fait te parler. Un homme... elle s'arrêta un instant pour mesurer ses effets... un vrai, lui, m'a demandé de refaire sa vie avec moi. Je pars dès aujourd'hui.

– Non, tu ne peux pas me faire ça, gémis-je. Non, après tout ce que j'ai fait pour toi. Elle eut un sourire narquois.

– Qu'as-tu fait pour moi? Dis-moi seulement une seule chose qui vaille la peine que tu la mentionnes.

– Je t'ai aimée comme personne ne pourra le faire. Je t'idéalisais tellement que j'acceptais tous tes caprices, toutes tes sautes d'humeur.

Alors que, quelques minutes auparavant, j'étais prêt à m'en débarrasser avec l'aide de Bristellio, voilà que maintenant, sachant qu'elle ne voulait plus de moi, je ne désirais plus la voir partir.

Contradiction, contradiction. Malgré moi, j'atterris à ses pieds.

– Je t'aime, je te pardonnerai tout, même si tu m'as trompé... Elle éclata de rire.

– Me pardonner? À moi? Mais tu plaisantes, mon vieux, tu plaisantes. Et cesse de me lécher les jambes. Elle me lança un coup de pied que je reçus en pleine figure. Je ne vais pas gâcher la chance qui s'offre à moi pour rester avec un minable qui travaille dans les assurances sans parvenir à gagner sa croûte. Tu n'es qu'un raté qui racle ses fonds de tiroirs pour me payer des cours de claquettes.

J'encaissais les insultes sans broncher. Je ne devais pas perdre mon contrôle.

Dieu sait alors ce qui pourrait arriver.

– Tu ne m'as donc jamais aimé pour me parler ainsi? constatais-je en me redressant. Je ne lui montrais pas que j'étais intérieurement profondément bouleversé. Mon visage me cuisait.

– Qu'est-ce que tu crois! fit-elle en ricanant. Avec toi, j'ai vu l'occasion de me hisser sur un tremplin qui me permettrait d'accéder à un certain standing de vie. Tout ça n'était qu'illusion. Être obligée d'habiter dans un building semblable et, en plus, te servir de boniche, très peu pour moi. Comme vie, on peut espérer mieux, quand même!

– Tu n'es pas juste avec moi. Tu sais bien que dès que je gagnerai davantage nous déménagerons.

– Trop tard, Georges, le bateau va repartir. Mais cette fois-ci, à bord, ce ne sera pas toi qui ramera.

– Explique-toi.

– Non, ce ne sera pas toi, mais un super-mec, un vrai homme, qui va devenir mon mari et lui, au moins, n'aura pas besoin de ramer, il est très riche.

– Ton mari! Ses yeux bruns luisaient de méchanceté.

– Oui, monsieur, c'est un industriel dans les confitures « arc-en-ciel », il possède trois usines, une dans l'Ontario, une deuxième en Louisiane et la troisième aux environs de New York. Ça t'en bouche un coin! Pas vrai, Georges? Elle me dévisageait avec l'expression d'un chat qui guette une souris.

Je me pinçai. Cette journée n'était pas vraisemblable. Mon cœur tapait dangereusement. Mon dernier électrocardiogramme était rassurant, mais le médecin m'avait déconseillé toutes émotions violentes. Dans la famille de mon père, il y avait eu des accidents. Son frère était décédé à mon âge, ainsi que sa sœur quelques années plus tard. Moi-même, j'avais eu un sérieux avertissement en début d'année. Il ne faudrait pas, maintenant, que je recommence à avoir des faiblesses de ce côté-là.

Que dirait Bristellio de ne pas me voir au rendez-vous? Ah, c'était une belle garce que j'avais prise pour femme!

– Comment peux-tu me faire aussi mal? Moi qui croyais en ta sincérité, en ton amour. Tu représentais à mes yeux la femme parfaite. Lorsque l'on aime, on idéalise toujours la personne aimée. Je ne voyais ni ton égoïsme ni tes sautes d'humeur. Et si des fois je me posais quelques questions, je préférais ne pas les approfondir.

Tout en m'expliquant avec elle, j'avais la furieuse envie de lui fichier une raclée dont elle se serait souvenue toute sa vie. Ce n'était qu'un désir car je n'avais jamais porté la main sur ma femme.

Je me détestais de penser que non seulement j'étais cocu, mais qu'il fallait encore que je sois assez faible pour tenter de la retenir. Elle allait m'échapper pour toujours. De surcroît, elle se remarierait avec un homme brillant qui, lui, parviendrait à se faire aimer d'elle en lui offrant ce que je n'avais pas réussi à lui donner. Il n'y avait pas de justice. Qu'allais-je devenir? Je n'avais personne à qui me raccrocher. Tout mon univers basculait vers l'absurde. Cocu, cocu sur toute la ligne. Bristellio, le professeur de tennis, et maintenant voilà qu'un nouveau venu rentrait dans le topo. Il me fallait exorciser cet amour qui s'envolait dans un tourbillon de désillusions. Pour cela, il n'y avait qu'une solution envisageable: lui faire l'amour une dernière fois avant de baisser le

rideau sur cette mascarade. À cette idée, j'eus la nette impression que mon mouton à cinq coups se redressait et que son museau se frottait à l'étoffe de mon caleçon de la Saint-Valentin.

Ragaillardisé par cet élan de virilité inattendu dans un tel moment de désarroi, je me sentis devenir lion. C'était vraiment rare qu'une telle urgence m'attrape ainsi. Ne réalisant pas que la situation devenait plus que tendue, elle me tourna le dos pour s'asseoir sur le sofa. Elle parla d'une voix paisible, comme si rien n'avait changé dans nos relations.

– Bien, Georges, il serait bon que tu me serves un rafraîchissement. Il faisait une telle chaleur sur le court de tennis que j'ai bien cru que nous serions obligés d'interrompre la partie... Elle releva la mèche de cheveux qui était venue se fourrer sous son nez. Mes baskets étaient un peu étroites aujourd'hui. Lorsqu'il fait cette humidité, j'ai les pieds qui gonflent. Elle enleva posément ses Reebok pour se masser. Malheureusement, moi, ce n'était pas mes pieds qui gonflaient et ma gêne était immense. Elle releva la tête. Ce qu'elle vit dans mon regard la fit serrer les cuisses mais il était trop tard. Je plongeai sur elle, parvenant à maîtriser ses soubresauts.

– Pauvre type, l'entendis-je hurler. Tu es devenu complètement cinglé ou quoi ? Qu'as-tu fait de tes belles manières ? Si tu crois que c'est avec cette guimauve que tu parviendras à tes fins, tu débloques.

Des coups s'abattirent sur mon dos sans que je m'en soucie. J'avais une telle rage en moi que même si l'appartement avait pris feu, je n'en aurais eu cure.

Je devais me rassasier de ce corps avant qu'il ne m'échappe. J'assurais perfidement.

– De toute façon, puisque tu as trouvé un autre pigeon, je n'aurai pas ainsi à te verser de pension alimentaire. Le divorce sera à tes torts.

Je vis passer un curieux éclair d'amusement dans ses prunelles. Rira bien qui rira le dernier, pensais-je. Mon corps se tendit dans l'effort qu'il fit pour la pénétrer.

Mon mouton, mon lion, mon crocodile, je ne savais plus de quel animal j'étais détenteur, étant gaillardement d'attaque. La guimauve était absente de la fête. Je ne pouvais nier que, parfois, c'était la déroute et qu'il m'arrivait de ne même pas pouvoir compter jusqu'à quatre. En ce moment, en revanche, ma ménagerie refusait de rendre l'âme.

En réalisant que j'exécutais une superbe performance, un sentiment de fierté m'envahit. Marielle, à présent, semblait dépassée par mon numéro. Elle se taisait. Je voyais des gouttelettes de sueur rouler sur ses tempes. Elle haletait doucement sous mon poids.

– Tu exagères de me traiter ainsi. Tu ne peux pas me respecter un peu, non ? Fous le camp, tu m'écrases. Prépare-moi plutôt un Martini.

– Écoute, mon chou, lui dis-je d'un ton glacial, cesse de jouer les Prima Dona. Tu vas sortir de ma vie pour toujours et je crois que je ne te regretterai jamais. J'en suis même sûr. Comment un homme peut-il respecter une femme qui se conduit comme une putain ?

Elle s'agrippait maintenant à mes épaules et semblait commencer à s'émouvoir.

Bon Dieu ! je n'en revenais pas, j'étais toujours chargé ! Si j'avais pu prévoir que d'être cocu m'apporterait un tel plaisir physique, il y a belle lurette que j'aurais fait en sorte de le devenir. Mon regard croisa le sien et la jalousie m'envahit de nouveau. La garce avait l'air aux anges.